



**HAL**  
open science

# Alfred Isautier : du rejet de la guerre à la réussite par la guerre

Serge Bouchet

► **To cite this version:**

Serge Bouchet. Alfred Isautier : du rejet de la guerre à la réussite par la guerre. *Revue historique de l'océan Indien*, 2015, La Grande Guerre et les pays de l'Indianocéanie, 12, pp.72-89. hal-03419241

**HAL Id: hal-03419241**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03419241>**

Submitted on 8 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Alfred Isautier : du rejet de la guerre à la réussite par la guerre

Serge Bouchet  
 PRAg Docteur en Histoire  
 CRESOI – OIES  
 Université de La Réunion

« A l'heure où je quitte la caserne le soir pour aller lire les câbles à la poste, je songe à nos promenades passées le soir sur le boulevard ou à nos longues rêveries au bord de la mer. Ah ! Que l'on ne sait pas apprécier son bonheur, il faut, comme cela, la séparation d'avec ceux que l'on aime pour sentir tout ce que l'on a perdu en les quittant »<sup>142</sup>

Les lettres de guerre d'Alfred Isautier sont un témoignage exceptionnel sur la Première Guerre mondiale vécue et racontée par un Réunionnais. Par elles, il nous est donné d'incarner un homme, mais aussi d'aller au-delà afin d'expliquer comment la guerre est l'occasion d'une prise de conscience, comment elle révèle l'homme autant qu'elle le construit. Ce portrait apportera en outre un éclairage, à partir d'un cas concret, sur les conditions de vie des soldats réunionnais engagés dans le conflit.

Cette étude vise à mettre en évidence la place prise par la Première Guerre mondiale dans l'existence d'un jeune Réunionnais mobilisé. En effet, avec Alfred Isautier on est loin du cliché d'un départ pour une guerre fraîche et joyeuse<sup>143</sup>, ou inversement d'une guerre uniquement destructrice.

Nous retraçons un parcours initiatique, car le cheminement suivi par André Isautier, de 1914 à l'après-guerre, est celui de la transformation d'un homme. Issu d'un milieu aisé, l'appelé vit sa mobilisation comme une injustice alors que, juge-t-il, tant d'autres de sa condition échappent à cette obligation. La place d'un Réunionnais chef d'entreprise est-elle vraiment sur le front ? Ne serait-il pas plus utile au service de l'économie de son île isolée de la métropole par la guerre ? Sur le front, il sert de son mieux et avec honneur. Rendu à la vie civile, il réalise ses ambitions et obtient la reconnaissance sociale.

---

<sup>142</sup> Diégo-Suarez, le 23 avril 1915. En 2003, le Groupe Industriel Isautier signait une convention avec le Centre de Recherche sur les Sociétés de l'Océan Indien (CRESOI) en vue d'une expertise des archives familiales et industrielles du groupe Isautier. Travaillant l'histoire de la famille Isautier, j'ai eu accès aux lettres de guerre d'Alfred Isautier, témoignage exceptionnel sur l'itinéraire d'un Réunionnais dans la Première Guerre mondiale.

<sup>143</sup> Image entretenue par la presse. On peut lire ainsi dans *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion* du 5 août 1914 (ADR, IPER52/10) sous le titre « le départ de nos soldats » : « Les troupes s'embarquent au milieu de l'enthousiasme général ». « L'enthousiasme est à son comble, car il n'y a que des patriotes à La Réunion », *La Patrie créole*, 3-4 août 1914, p. 2, ADR, IPER45/26. « Ceux reconnus "bons pour le service" en sortaient fiers et joyeux », *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion*, 12 août 1914, ADR, IPER52/11. L'enthousiasme est encore signalé dans le même journal le 28 avril 1915 pour le départ du Sydney, etc.

Pour donner corps à notre personnage, nous étudierons pour commencer l'homme, à la veille de la guerre et lors de la mobilisation. Sa participation au premier conflit mondial, vue principalement au travers des lettres adressées à son épouse, permettra de préciser sa personnalité : on montrera la perception des réalités du conflit ainsi que la manière dont ce dernier trempe le caractère d'un homme encore jeune, mais pas totalement accompli. Mais les lettres dévoilent aussi une tout autre face, car pour Alfred Isautier la guerre est une parenthèse dans sa destinée qu'il rêve sous l'angle d'une réussite essentiellement agricole lorsqu'il bâtit ses « châteaux en Espagne »<sup>144</sup>.

## **I – L'homme : un trentenaire qui n'a pas trouvé sa place dans une société coloniale aux mains des grands planteurs**

### **Une figure politique du Saint-Pierre de l'entre-deux-guerres**

Alfred Isautier, né le 28 janvier 1881 est décédé 30 janvier 1950. Il était le fils du maire de Saint-Pierre, François Isautier, et le père de Paul-Alfred Isautier, dit « Ti Fred », maire de Saint-Pierre de 1966 à 1983<sup>145</sup>. Après la Première Guerre mondiale, Alfred Isautier devient un industriel de premier plan, un homme public et une personnalité respectée dans l'île. Dans ce trajet de vie, la guerre apparaît comme un moment décisif. Pour comprendre ce tournant, il est nécessaire de remonter aux années qui précèdent le conflit.

Au cours de ses études en métropole, Alfred Isautier côtoie Raymond Vergès avec lequel il entretient une correspondance juste avant la Première Guerre mondiale. De retour dans l'île, il s'oppose aux grands propriétaires sucriers : « Le propriétaire regardant sa poche la voyait se remplir et ses ouvriers devenir de plus en plus malheureux, car toutes proportions gardées, les ouvriers consomment, pour se nourrir et se vêtir, le centuple de ce que dépense leur patron » écrit-il le 8 décembre 1915, alors qu'il est sur le front.

Profondément attaché à la terre, il pense qu'il est indispensable pour La Réunion de diversifier ses productions avec l'ambition de voir l'île subvenir à ses besoins. C'est aux gros propriétaires qui produisent pour l'exportation qu'il impute alors la responsabilité de la misère que connaît l'île et, pour cette raison, il s'implique sans ambiguïté contre les conservateurs.

Lors des événements qui agitent Saint-Pierre en avril-mai 1912, les rapports de police le décrivent comme un agitateur menant les contestataires : « Arrivés à hauteur de la rue Nationale, nous avons aperçu à l'intersection des

<sup>144</sup> Lettre envoyée de Moudros le 14 juillet 1915.

<sup>145</sup> Serge Bouchet, *Isautier : une famille impliquée dans l'histoire de La Réunion aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (Action économique et investissement politique dans le Sud de La Réunion)*, mémoire de DEA dirigé par Yvan Combeau, Université de La Réunion, 2004. Pour l'histoire politique de la période : Prosper Eve, *Le jeu politique à La Réunion de 1900 à 1939*. Paris : L'Harmattan, 1994 ; Yvan Combeau, *La vie politique à La Réunion, 1942–1963*. Paris : SEDES, 2001.

rues des Bons Enfants et du Commerce, un groupe composé d'environ 200 personnes. Celles-ci voyant venir le convoi se sont mises à gesticuler et à crier bruyamment : "Laisse pas passer, laisse pas passer". Nous Raffestin, brigadier, nous nous sommes avancé seul près de la foule hostile à la tête de laquelle nous avons reconnu M.M. Isautier Alfred, Cerveaux Henri et Grondin Raoul. Nous nous sommes adressés à ces messieurs et particulièrement à M. Isautier Alfred. Nous leur avons demandé de bien vouloir inviter leurs amis à se retirer et à laisser passer le convoi que nous avions pour mission de protéger. M. Isautier Alfred et plusieurs de ses amis ont répondu : "Nous sommes spectateurs comme tout le monde, nous ne pouvons rien faire. Les charrettes ne pourront pas passer". Aussitôt tout le groupe qui nous environnait s'est écrié : "Passera pas, passera pas, laisse pas *li passer* (Sic)"<sup>146</sup>. Alfred est alors engagé dans la vie politique, avec son frère aîné Paul, aux côtés du radical-socialiste Georges Boussenet.

En 1914, quand éclate la guerre, Alfred Isautier administre l'entreprise familiale, l'usine de rhum à Saint-Pierre sur le front de mer. Il gère cette dernière avec ses frères et un cousin. Alors qu'une difficile voie semblait tracée – car l'entreprise était bien faible au regard de ses puissants concurrents, d'où son emportement contre « les gros » – Alfred Isautier est mobilisé le 10 août 1914.

### **La mobilisation : un déchirement**

Après sa mobilisation, le 10 août 1914, Alfred Isautier écrit régulièrement à ses proches. La première lettre conservée est écrite de Diégo-Suarez, le 21 août 1915. Les lettres se poursuivent jusqu'au 16 mars 1916, à raison d'une lettre tous les quinze jours environ, mais certains mois, une seule lettre est écrite. Vingt-deux lettres ont ainsi pu être analysées.

Dans sa première lettre écrite à sa belle-mère, datée du 21 avril 1915, il se montre très amer d'avoir été mobilisé : « J'ai été bien chagrin en partant, vous sachant malade, de ne pas pouvoir revenir à Saint-Pierre vous embrasser. Je ne pouvais pas me douter en vous quittant vendredi matin que le gouverneur allait me refuser quelques jours de sursis, j'en avais bien besoin pourtant pour mettre mes affaires en ordre, et remettre mes livres à mon successeur. Mais un industriel comme moi n'est pas nécessaire aux besoins économiques de la colonie, seuls les fonctionnaires peuvent l'être aux yeux du gouverneur de La Réunion, et pourtant qui les payent et qui les nourrissent nos braves fonctionnaires. Je ne puis vous dire ce que j'ai pensé lorsque j'ai appris cette étonnante nouvelle, je me rappelle avoir souri, et Dieu sait si j'avais envie de le faire alors, car je songeais à ceux que j'aime et qu'il m'allait falloir quitter, je songeais aussi à ma responsabilité qui restait engagée malgré mon absence. Je croyais alors que la comédie était terminée, que le conseil de révision allait fonctionner sérieusement, que Paul, Louis et Marc allaient bientôt me

---

<sup>146</sup> Rapport de police du 24 avril 1912 – ADR 2.O-246. Le (Sic) figure dans le rapport.

rejoindre, et j'étais très inquiet de l'avenir ; aujourd'hui j'ai à peu près repris confiance, lorsque j'ai su que, des 340 réservistes revenus de Diégo en octobre, le major en avait réformé 225, j'ai commencé à respirer, je suis certain maintenant, que la maison ne sera pas livrée aux employés et que quelqu'un d'intéressé aura l'œil sur nos affaires. La farce n'est donc pas terminée, et nous qui en sommes les tristes acteurs, nous payons pour quelques fumistes, cachés pour la plupart, qui demandent l'égalité devant l'ennemi, mais qui s'empressent de se terrer, de crainte qu'on ne les y envoie. Au lieu de blaguer et d'écrire des bêtises, ils feraient mieux de venir ici prêcher l'exemple. Pour ma part je ne serais pas à plaindre, si j'avais près de moi tous ceux qui me sont chers, je vous dirais même que je serais heureux, car je sens que ma présence est utile ici, mon devoir est de protéger, d'aider et de consoler, les malheureux qui viennent de chez nous, démunis de tout, et principalement de la force morale nécessaire pour surmonter leur chagrin et leur rancœur. Oui ils sont à plaindre ces pauvres gens, l'éducation qu'ils ont reçue en est la cause, ils n'ont pas de volonté, ne savent pas se sacrifier et encore moins souffrir. Les officiers sont bons pour eux, mais cela ne suffit pas, ils ne reprennent courage que lorsque je suis au milieu d'eux, car je les conseille et les remonte. Je suis heureux et fier de cette tâche que Dieu m'a chargé de remplir, c'est une consolation pour mon pauvre cœur, qui se brise lui aussi lorsque je songe au pays.

Puisse l'état de choses actuel durer le moins longtemps possible, car je m'ennuie à mourir ici, malgré les avances des camarades, je n'ai pas le cœur aux distractions, et je m'enferme volontiers dans ma chambre ; là au moins je suis seul et j'ai le droit d'être un homme, si j'ai envie de pleurer, je me couche, et le sommeil me vient en aide, en chassant de ma vue, mon pays et ma famille. Il faut que je sois soldat mais je suis trop vieux maintenant, et quoi que je fasse, je n'aurai plus la foi. Je ferai mon devoir, Dieu et la France ne me demanderont pas davantage »<sup>147</sup>.

Nous citons longuement cette lettre, car elle informe sur les ressentis qui habitent Alfred Isautier.

- Il ne fait part d'aucun enthousiasme à partir à la guerre. A son épouse, il écrit « je regrette mon bonheur perdu » ; son désarroi se comprend sans peine.
- Il exprime un fort ressentiment envers l'ordre colonial en place qui l'envoie au front quand d'autres échappent à la mobilisation. Une même rancœur l'animait lorsqu'il participait aux manifestations dans la rue avant la guerre.
- Loin des clichés, on lit dans cette première lettre une totale absence d'envie de combattre pour la patrie ; son seul attachement fort est pour sa famille dont il se sent responsable.
- Il affirme dans le même temps sa résignation devant la nécessité de remplir son devoir et l'exprime à nouveau deux jours plus tard, dans la lettre du 23 avril :

---

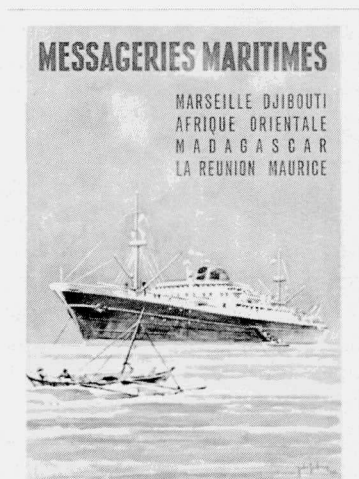
<sup>147</sup> Lettre envoyée de Diégo-Suarez le 21 avril 1915.

« Pour moi tu n'as rien à craindre, je ne te ferai jamais rougir, je ne serai pas téméraire, mais je serai brave. Si j'arrive sur le front, ce qui est peu probable, à moins que la guerre ne dure encore six mois, je saurai faire mon devoir de Français et s'il m'arrivait malheur, tu pourrais être fière de ton mari et plus tard dans la vie notre fils n'aura pas à baisser la tête lorsqu'on lui parlera de son père »<sup>148</sup>.

Alfred Isautier croit que la guerre sera courte, car il est probablement sensible à la propagande et veut se rassurer et tranquilliser sa famille. Il éprouve par la suite un plus profond découragement, quand il découvre la réalité du front. A partir de la lettre du 26 septembre 1915, le ton devient positif : il espère la fin de la guerre, même sans y croire, et envisage de plus en plus son retour prochain. Sans doute faut-il voir, là encore, une manière de reconforter ses proches et de se donner à soi-même un espoir indispensable pour endurer les souffrances de la guerre. Peut-être aussi témoigne-t-il d'une très grande confiance dans les appuis sur lesquels il compte<sup>149</sup> et dans une situation qui lui semble propice à autoriser son retour ?

### Le souci de préserver ses hommes

En droite ligne de ses combats d'avant-guerre, il s'indigne du sort des Réunionnais mobilisés et des modalités de la mobilisation. Il se scandalise des conditions de traversée de La Réunion à Madagascar sur les navires des Messageries Maritimes :



« Ces malheureux ont été couchés sur le pont du navire sans qu'on leur ait donné la moindre couverture pour s'enrouler et dormir. Dieu a eu pitié d'eux et nous a envoyé pendant toute la traversée une agréable température. Il aura jusqu'au bout pitié de nous, et nous accordera à tous la joie ineffable de retrouver bientôt tous ceux que nous aimons ».

Publicité des Messageries Maritimes. Coll. Privée S. Bouchet

<sup>148</sup> Lettre envoyée de Diégo-Suarez le 23 avril 1915.

<sup>149</sup> Il évoque une intervention de Georges Bousset, député radical de La Réunion depuis le 26 avril 1914, et le retour opéré pour d'autres gradés dans sa situation. Lettres du 13 et du 18 janvier 1916. Il fait allusion aussi à des propos d'un certain Casanove lui faisant espérer son retour prochain dans la lettre du 19 novembre 1915.

Les conditions de vie de soldats à Diégo-Suarez le révoltent aussi : « Pour l'instant nous souffrons tous, cela nous sera compté un jour. Eux souffrent plus que moi, car ils sont de plus mal chaussés, mal vêtus, et très mal couchés, aussi à tout instant ils sont pris de fièvres et de frissons. Le Lieutenant me les ayant confiés, je leur fais faire le moins d'exercices possible, car j'ai peine à les voir traîner leurs lourdes chaussures. Que fera-t-on de nous, nous l'ignorons encore, les instructions sont attendues de Tananarive ; partirons-nous pour la France, resterons-nous à Diégo, je ne cherche pas à le savoir, et m'incline devant la volonté de Dieu »<sup>150</sup>. Il exprime à de nombreuses reprises son sentiment que les Réunionnais se trouvent dans un état physique qui ne leur permet pas de partir à la guerre. Il fait part en cela de ses propres observations. Mais il nous faut également lire ces réflexions dans leur contexte et les rapprocher de ce qui se dit alors autour de lui. Certains organes de presse affirment en effet avec insistance que les Réunionnais sont largement mobilisés et que ces soldats sont tout à fait aptes à combattre pour la patrie. Les journaux s'efforcent alors de contrecarrer par la propagande des propos amplement répandus dans l'île<sup>151</sup>.

## II – La vie de soldat : honneur, emportement et ressentiment

### De Diégo-Suarez à Perpignan : la découverte de la vie de soldat

S'il ne dit pas grand-chose de Diégo-Suarez sur le plan militaire, Alfred Isautier témoigne de l'état d'esprit de ses compatriotes enrôlés dans des événements qui les dépassent : « Ce qui me console un peu c'est de regarder autour de moi, là je vois des misères encore plus grandes que les miennes, que de pères de famille sont ici dans mon cas, ayant laissé loin d'eux femme et enfants et qui plus que moi redoutent la faim pour ceux qu'ils chérissent. Ils ne comptent que sur le secours du gouvernement pour mettre la pinte de riz dans la maison ; ils sont tristes, n'ont pas de goût à l'exercice, et c'est ma foi bien compréhensible. Je cherche à les remonter, à leur donner du courage, et ceux qui ont peur de la guerre qui redoutent d'aller en France de crainte d'être envoyés dans les tranchées, oh ! Ceux-là sont effrayants, ils n'auront jamais la résistance morale nécessaire pour surmonter leurs souffrances physiques, et ceux-là quoi qu'on fasse ne seront de bons soldats. Ils marcheront sans doute si on les expédie, mais comme des moutons que l'on conduit à la boucherie, sans savoir ce que l'on exige d'eux et sans la volonté de surmonter les difficultés qui se présentent à eux ».

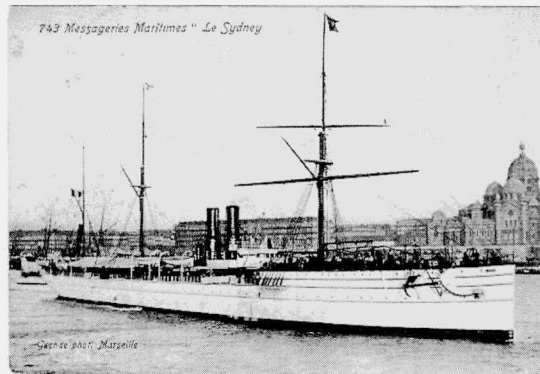
Il s'emporte encore contre les circonstances du voyage vers la métropole à bord du *Sydney* : une date de départ tenue secrète jusqu'au dernier moment et l'ignorance de la destination qui le laissent dans

<sup>150</sup> Lettre envoyée de Diégo-Suarez le 21 avril 1915 pour ce passage et celui qui précède.

<sup>151</sup> Par exemple : *La Patrie créole*, 26 mars 1916, p. 1. Dans le même temps, le journal relève, et s'indigne, du faible taux d'incorporation : *id.*, p. 2, n° du 21 février 1915, p. 2.

l'incertitude et empêchent d'écrire avant le départ<sup>152</sup>. Le *Sydney* quitte La Réunion le 26 avril 1915<sup>153</sup> et l'embarquement à Diégo-Suarez se fait à une date inconnue. Dans sa route pour Marseille, le navire fait escale à Majunga, Zanzibar, Mombassa et Djibouti.

La lettre envoyée du *Sydney* date du 12 mai 1915. Alfred Isautier s'y montre révolté surtout par la situation imposée aux hommes de troupe entassés sur le pont du navire lors de la traversée : « Ma santé est toujours très bonne heureusement, mais la vie du bord ne me convient pas. Il y a trop de monde sur le bateau ; je n'ai jamais vu tant de passagers. Toutes les cabines sont pleines ; en comptant les soldats et l'équipage il doit y avoir en ce moment plus de six cents personnes à bord, aussi la nourriture s'en ressent, et le pont est encombré. Nous avons déjà abattu douze bœufs depuis Diégo, sans compter les moutons, volailles etc. Il est temps qu'on arrive à Djibouti, car il n'y a plus de provisions sur le navire. Les pauvres soldats surtout sont maltraités, ils sont avec le capitaine et moi, 199 logés pour la plupart dans l'entrepont cette fois heureusement, mais ils sont à plaindre tout de même, étant logés les uns sur les autres, manquant d'air et d'eau, ils font sincèrement leur purgatoire sur le bateau et malgré cela ils sont toujours gais. Dieu accorde des grâces à ceux qui souffrent ».



**Le Sydney sur une carte des Messageries Maritimes de 1910  
Coll. Privée S. Bouchet**

Il faut dire que le navire prévu pour 209 passagers<sup>154</sup> en emporte trois fois plus si l'on en croit Alfred Isautier. L'estimation est peu fiable,

<sup>152</sup> Un mystère volontairement entretenu afin que l'ennemi ne puisse être informé des mouvements de navires. L'inquiétude est alors à son maximum face aux menaces des torpilleurs allemands. Sur l'inquiétude de la traversée de l'océan Indien, voir l'article de Jérôme Dorvidal dans cet ouvrage.

<sup>153</sup> Annonce dans *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion*, 10 avril 1915. ADR, 1PER52/11.

<sup>154</sup> Il compte 90 places en 1<sup>ères</sup>, 44 en 2<sup>des</sup> et 75 en 3<sup>èmes</sup>. Lancé en 1882, le navire est affecté à la ligne océan Indien en 1913. Il est désarmé en 1922. [www.messageries-maritimes.org/sydney.htm](http://www.messageries-maritimes.org/sydney.htm) consulté le 20/11/2014.



mais la lettre rend bien compte du sentiment d'entassement ressenti lors de cette traversée. La deuxième partie du voyage jusqu'à Marseille lui paraît nettement plus confortable, mais l'encasernement est difficile : « Le voyage jusqu'à Marseille a été très agréable beau temps d'un bout à l'autre de la traversée, et très intéressante aussi suite des mouvements des navires de guerre et aussi des travaux de défense du Canal de Suez. A Marseille nous avons passé quarante-deux heures, dont deux nuits épouvantables, dans des lits sans draps et garnis de punaises. Lundi à onze heures et demie nous prenions le train pour Perpignan, où nous devons reformer le 24<sup>e</sup> Régiment Colonial, nous avons mis vingt heures pour faire le trajet en chemin de fer, nous perdions des heures entières dans certaines gares, je souffrais de la tête, et avais même un peu de fièvre provoquée par la fatigue. Enfin à la guerre comme à la guerre, ce matin ça va bien, je suis encore un peu courbaturé mais la nuit a été bonne. Je n'ai plus de fièvre, et les maux de tête ont disparu »<sup>155</sup>.

Incorporé dans le 24<sup>e</sup> Régiment Colonial, Alfred Isautier profite de huit jours de permission pour rendre visite à de la famille à Paris. Il évoque une maladie, sans doute une bronchite, dont il se remet assez vite<sup>156</sup>. L'éloignement de sa famille lui pèse d'autant plus qu'il y voit une forme d'injustice : « Si seulement nous étions des soldats comme les autres Français ; si nous avions à quelques heures de nous, nos femmes et nos enfants, s'il m'était possible comme les autres de recevoir chaque jour, ou à peu près, des nouvelles de ceux qui nous sont chers, je serais moins malheureux, et je ferai mon devoir sans murmurer. Mais je ne sais pas si aux colonies on se rend compte de cette injustice qui nous est faite. Ici les hommes qui sont dans les dépôts peuvent faire venir leur femme et leurs enfants ; sur le front ils reçoivent des nouvelles ; quand ils sont blessés ou malades, ils vont en convalescence dans leurs foyers. Nous n'avons, nous, aucune de ces facilités, les nouvelles même nous ne les recevons qu'un mois après qu'elles sont parties, nous ne pouvons pas donner notre adresse, nous aurions le temps de changer de garnisons dix fois avant de recevoir des nouvelles des nôtres. Enfin ne murmurons pas, Dieu veut peut-être nous éprouver, et saura plus tard nous rendre au centuple ce que nous avons souffert par sa volonté »<sup>157</sup>.

Pendant toute la durée de la guerre, les photographies, mentionnées dans de nombreuses lettres, tiennent une place essentielle pour maintenir un semblant de présence : photographies du soldat envoyées à La Réunion, photographies de la famille reçues par Alfred Isautier qui voit ainsi grandir son fils. L'évocation de ces clichés laisse aussi voir des conséquences de la guerre : Alfred Isautier explique comment on le verra vieillir, il s'inquiète de

---

<sup>155</sup> Lettre envoyée de Perpignan le 26 mai 1915. Le Sydney est arrivé à Marseille le 22 mai 1915. Le transfert en train pour la caserne de Perpignan a duré deux jours : départ de Marseille le 24 mai à 11h30, arrivée à la caserne de Perpignan le 25 mai à 7 h.

<sup>156</sup> « J'ai dû en arrivant en France payer mon tribut à peu près comme tous mes camarades... » Lettre de Perpignan le 8 juin 1915.

<sup>157</sup> *Ibid.*

la maigreur de son épouse autrefois mieux portante, et en retour ses proches remarquent sa perte de poids...

De retour à la caserne, il reçoit une formation militaire principalement constituée, selon son témoignage, d'exercices et de marches. Après un lever à 5 heures du matin, les entraînements se poursuivent jusqu'à 18 heures<sup>158</sup>.

### **Refus de l'embrigadement, mais sentiment patriotique**

D'emblée, informé par ses camarades de garnison et par ce qu'il découvre de la situation sur place, il fait part de ses doutes sur les communiqués diffusés dans la presse concernant le déroulement de la guerre : « Quand serons-nous de nouveau réunis ? Vous seul le savez mon Dieu. Cette terrible guerre ne semble pas devoir prendre fin de sitôt. Il faut être sur les lieux pour savoir un peu ce qui se passe. Les journaux induisent à plaisir tout le monde en erreur. Je puis souvent causer avec ceux qui reviennent du front, et j'apprends tous les jours quelque chose de nouveau ce qui commence à éclairer ma religion. Je ne te dirai rien à ce sujet, plus tard nous en causerons et tu envisages l'état de la France tout autrement que nous le représentent les journaux »<sup>159</sup>.

Cette méfiance se combine avec le scepticisme quant au sort de la guerre. Il exprime ces deux sentiments dès son arrivée en métropole : « Les jours se succèdent et nous n'obtenons pas de résultats sur aucun front. Quand Dieu voudra-t-il mettre fin à cette guerre atroce qui désole l'Europe, je n'ose plus espérer la voir finir avant la fin de l'année, certains escomptent la fin pour le mois d'octobre, mais je n'ose partager leur avis, aussi je souhaite de me tromper<sup>160</sup>.

En revanche, une allusion aux troupes sénégalaises dans cette même lettre montre que sur le front le préjugé évoqué analysé par dans Jean-Yves Le Naour<sup>161</sup> était répandu parmi les soldats français : « J'ai été chargé aussi de reconduire les 157 Sénégalais égarés comme nous, et la tâche n'a pas été facile, je t'assure. Ces nègres qui ont été gâtés dans les hôpitaux de France sont maintenant très indisciplinés. Ils se révoltent contre leurs chefs, se battent entre eux, font du bruit en cours de route, je crois qu'il n'y a plus rien à obtenir d'eux »<sup>162</sup>.

Dans le même temps, son engagement dans la guerre change de nature : Alfred Isautier passe de la résignation – « Il faut que je sois soldat mais je suis trop vieux maintenant, et quoi que je fasse, je n'aurai plus la foi. Je ferai mon devoir, Dieu et la France ne me demanderont pas davantage »<sup>163</sup>

<sup>158</sup> *Ibid.*

<sup>159</sup> *Ibid.*

<sup>160</sup> Lettre écrite de Moudros, 29 juin 1915.

<sup>161</sup> Jean-Yves Le Naour, *La honte noire*. Paris : Hachette Essai, 2004, 276 p.

<sup>162</sup> Lettre envoyée de Moudros le 29 juin 1915.

<sup>163</sup> Lettre envoyée de Diégo-Suarez le 21 avril 1915.

– à la détermination – « Personne ne pourra pas dire que ton mari a eu peur de faire son devoir de Français, je suis fort sois sans crainte, je ferai mon devoir, tout mon devoir, sans dévier du droit chemin et sans trembler »<sup>164</sup> – puis au sentiment que la France mène une guerre juste contre une puissance germanique agressive – « Ces maudits Allemands qui nous ont fait tant de mal auront à nous payer bien cher toutes les souffrances qu'ils nous auront fait supporter »<sup>165</sup>.

La lassitude est également bien visible, car il trouve le temps long, d'autant plus long qu'il est au sein de sa Compagnie de ceux qui sont restés le plus longtemps sur le front des Dardanelles, affirme-t-il : « Chaque jour je vois partir mes compagnons d'armes, je suis de beaucoup à l'heure actuelle le plus ancien de tous les gradés de la compagnie. Les hommes, qui ont résisté depuis le début sont au nombre de 5 ou 6 employés pour la plupart aux cuisines ou ailleurs. Ceux qui ont fait les tranchées se font si rares (même dans le détachement arrivé quelques jours avant moi) qu'on peut aisément les compter ; j'en connais encore quatre à la compagnie. Tous les autres je les ai vus arriver, et combien de ceux-là même sont déjà évacués. Les vieux comme moi sont les plus résistants, mais ils sont rares eux aussi », je suis « ici un des seuls habitants de notre colonie, pendant que les autres sont soit au pays, soit à Madagascar, soit en Algérie »<sup>166</sup>.

### Un témoignage exceptionnel sur la guerre en Méditerranée

La description, pour son épouse, de sa condition de soldat donne un tableau très concret de la réalité de la guerre sur ce front : « Au centre est une vaste baie ; au milieu de laquelle mouillent en ce moment plus de 80 navires, dont une vingtaine de gros bateaux de guerre et plus de 60 gros courriers ou cargos. Des torpilleurs passent à chaque instant, des dragueurs de mines, des sous-marins, des submersibles, des navires hôpitaux, que n'ai-je pas vu là, je ne saurai te le dire, car tout me semble réuni ici. Sur le littoral, et sur les coteaux environnants, des milliers de petites tentes au fond desquelles se reposent les hommes qui partiront bientôt au front. Le spectacle est à jamais gravé dans ma mémoire, je ne l'oublierai jamais. La guerre m'aura fait faire des choses admirables et qu'on ne saurait décrire rapidement (...) Je me suis fait vacciner contre le choléra, première piqûre il y en aura deux autres encore à venir, ainsi je serai immunisé, ensuite je me ferai vacciner contre la typhoïde, ce qui me prendra encore 16 jours. (...) J'attends avec impatience des nouvelles de La Réunion, je me demande souvent si je ne vis pas dans un rêve, je suis isolé du monde entier, sans nouvelles de ce qui passe à 50 km d'ici. Il est temps que la guerre finisse pour que nous puissions redevenir des hommes »<sup>167</sup>. « (...) Je ne te parle pas d'autres choses, je n'ai pas l'occasion d'avoir des idées dans ce pays qui a pourtant été le berceau de la civilisation.

---

<sup>164</sup> Lettre envoyée du Paquebot *Sydney* le 12 mai 1915.

<sup>165</sup> Lettre envoyée du Cap Helles le 25 août 1915.

<sup>166</sup> Lettres envoyées du Cap Helles le 11 septembre 1915 et de Seddul Bar le 15 octobre 1915.

<sup>167</sup> Lettre envoyée de Moudros le 29 juin 1915.

Je me demande à quoi sert l'effort de tant de siècles écoulés depuis la création du monde. La civilisation voilà un mot qui semble bien paradoxal à ceux qui vivent comme nous dans la tranchée, à quoi sert le confort moderne il est si facile de s'en passer, ne nous contentons-nous pas d'un trou comme abri, et du sol comme lit, qu'est-ce que c'est que l'hygiène, dont on nous parle tous les jours, puisque nous n'avons jamais une goutte d'eau pour nous laver dans la tranchée, puisqu'il nous faut coucher tout habillé et toujours chaussés, avec sur le dos des effets qui ne sont pas allés au blanchissage depuis 15 jours ou 3 semaines, rongés par les puces et la vermine, mangeant dans des récipients que l'on essuie avec un torchon dégoutant, que l'on nettoie complètement en y frottant un bout de pain. A quoi servent les études que l'on fait pendant de si longues années, pour vivre de cette vie de bêtes, au milieu de gens qui n'ont ni éducation ni moralité, qui ne respectent rien, pas même les morts au milieu de qui nous sommes obligés de vivre »<sup>168</sup>.

Lettre après lettre se dessinent aussi les menaces et les dangers : « A 5 heures nous étions en rade, attendant les ordres pour débarquer. Pendant que le bateau stationnait, il a été aperçu par les espions et signalé aux batteries ennemies. Aussitôt nous avons vu arriver les obus, ils tombaient à quelques centaines de mètres de nous ; un est même tombé sur le ponton de débarquement, mais aucun des nôtres n'y était à ce moment. Après une demi-heure de bombardement, les batteries turques se sont tues, pris sans doute sous le feu des 75. Te dire que j'ai été impressionné, non, j'ai trouvé la chose plutôt curieuse, il ne me semblait pas qu'il y avait danger pour nous. Le soir à 8 heures nous sommes arrivés aux tranchées d'arrière des coloniaux. Toute la nuit j'ai entendu la musique du canon et des fusils, un certain moment cela chauffait terriblement, les balles perdues tombèrent tout près de nous, il y en a une passée à 4 ou 5 mètres de moi, beaucoup sont tombées tout près du trou où je couchais avec deux camarades. Ce matin le détachement a été réparti entre toutes les compagnies du régiment. J'ai été versé à la 5<sup>ème</sup> compagnie du 6<sup>ème</sup> Régiment mixte en même temps qu'un autre adjudant et deux sous-lieutenants. La compagnie n'avait plus qu'un officier, Lieutenant commandant et trois sergents dont une femme ; c'est te dire si elle avait été éprouvée. Toute la journée le canon n'a cessé de tonner, trois batteries tirent par-dessus nos têtes, et les obus tirés viennent souvent s'écraser tout près de nous, je ne crois pas que sur le front même ce soit beaucoup plus dangereux, que là où nous sommes, en tout cas je le verrai bien d'ici quelques jours »<sup>169</sup>.

Après l'épuisement : « Je viens de passer continuellement 24 jours à la tranchée, et suis complètement abruti par la fatigue et les veilles »<sup>170</sup>, et le rêve d'un sommeil réparateur : « Je portais sur mon dos, les puces qui malheureusement ne veulent pas malgré l'emploi de force poudre insecticide, me laisser dormir en paix, il ferait si bon pourtant de ne faire qu'un somme de

<sup>168</sup> Lettre envoyée du Cap Helles le 11 septembre 1915.

<sup>169</sup> Lettre envoyée du Cap Helles, le 23 juillet 1915.

<sup>170</sup> Lettre envoyée de Seddul Barr le 19 octobre 1915. Seddul Bahr, en Turquie, est localisée à l'entrée des détroits.

8 heures du soir à 7 heures du matin loin du bruit des canons et des sifflements des balles »<sup>171</sup>. Après une attaque plus violente que les autres, il témoigne des commotions occasionnées par une attaque, suivie d'une maladie, qui l'envoient à l'hôpital : « Pendant les quatre derniers jours passés en première ligne, j'ai failli laisser ma peau deux fois, les Turcs nous ont bombardés copieusement, une première fois un éclat frappant sur une pierre, m'a lancé cette dernière en plein côté, je n'ai été que contusionné. Le lendemain, le bombardement reprenait plus violemment encore sur notre bout de sape. J'étais de garde avec cinq hommes dans cette fournaise, notre parapet a été démoli en vingt endroits, j'ai été recouvert presque complètement par une dizaine de sacs à terre, de même qu'un agent de liaison qui se tenait auprès de moi et qui m'a aidé à me dégager. Si les Turcs avaient attaqué notre tranchée à ce moment nous étions fichus tous les sept, les obus ce jour-là ont failli me rendre fou, ou tout au moins sonné, ils éclataient à quelques mètres de moi, et l'odeur de l'explosif n'est pas agréable à respirer, nous en sommes cependant sortis à midi, et je t'assure que j'ai trouvé que ce n'était pas trop tôt »<sup>172</sup>. Considérant son état d'épuisement, le médecin lui accorde un séjour de repos en France<sup>173</sup>. Il est démobilisé et rentre à La Réunion en mars 1916.

### III – Le regard de l'homme d'affaires : dérivatif ou ambition ?

#### La curiosité pour le monde

S'il ne dit pas grand-chose de Diégo-Suarez sur le plan militaire, Alfred Isautier se montre sensible aux lieux qu'il traverse. Lors de l'escale à Majunga, il note ainsi la transformation de la ville : « Je ne puis pas te donner de grands détails sur notre voyage ; je ne suis descendu qu'à Majunga, et suis remonté avec la migraine. Nous y étions l'autre dimanche, il faisait un temps un peu trop chaud et la réverbération du sable blanc nous brûlait les yeux. J'ai été tout de même heureux de toucher la terre ferme. J'ai trouvé Majunga bien changé et à son avantage il y a de belles rues maintenant, des places bien ombragées et on y construit de bien belles maisons »<sup>174</sup>. Il est surtout à l'affût des techniques et des innovations. Dès ce premier séjour à Diégo-Suarez il est impressionné par les fantastiques possibilités de Madagascar et envisage un commerce d'engrais et de guano de Diégo-Suarez vers La Réunion<sup>175</sup> : « Tout en étant soldat je pense toujours aux affaires. C'est ainsi que je projette de faire à mon retour une grosse acquisition de fûts vides sur la place de Diégo. On trouve des masses de barriques, ici, je ne sais même pas si on ne les brûle pas, en tout cas les douvelles coupées servent à border les plates-bandes des jardins. J'ai pris aussi des renseignements pour une affaire d'engrais. Diégo pourra fournir à La Réunion des masses d'engrais azotés

<sup>171</sup> Lettre envoyée de Moudros le 9 novembre 1915.

<sup>172</sup> *Id.*

<sup>173</sup> Lettre envoyée de Sidi Abdellah le 8 décembre 1915.

<sup>174</sup> Lettre envoyée du Paquebot Sydney le 12 mai 1915.

<sup>175</sup> Lettre envoyée de Diégo-Suarez le 23 avril 1915.

sous forme de sang desséché et des quantités d'engrais phosphatés sous forme de guano. J'ai déjà pu me procurer un échantillon de ce dernier produit que j'envoie à Saint-Pierre par l'intermédiaire du frère de Julien qui entre en congé demain. Je mets un mot à Marc à ce sujet, il en parlera, je l'espère, à ma mère et à Paul. On ferait des affaires d'or dans ce pays de Madagascar avec un peu d'initiative et quelques capitaux, il ne faudrait pas longtemps pour se faire une petite position, Marc devrait bien à mon retour m'envoyer créer l'agence de Tamatave, je t'assure que je ne serai pas embarrassé pour brasser des affaires de toutes espèces. La mobilisation m'a mis en contact avec des jeunes gens intelligents colons pour la plupart, avec lesquels j'ai sympathisé de suite. Il faudra malheureusement que nous nous quittions, si les créoles sont dirigés sur la France ; puissions-nous revenir le plus rapidement possible pour mettre en train tous ces beaux projets que je forme. Je fais toujours de beaux rêves que veux-tu mon imagination est toujours en travail, cela me permet heureusement de trouver le temps sans faire de tort à personne ».

Dans les derniers courriers, il évoque la situation économique de La Réunion. A plusieurs reprises il dénonce « les gros » et leur égoïsme<sup>176</sup>. Il ébauche des projets pour relancer une production de sucre, car il estime qu'avec la guerre, la France et la Russie en auront besoin<sup>177</sup>. Il pense également utile pour La Réunion de diversifier ses productions : « (...) Je suis persuadé que la vie économique de notre pays pourrait se modifier de façon avantageuse ; au lieu de tout produire pour l'exportation et acheter ensuite tout ce qu'il y a d'indispensable à son alimentation, La Réunion songera à vendre un peu moins au dehors et produira davantage les denrées indispensables à sa consommation. (...) J'ai l'intention pour ma part de donner l'exemple et de suivre mon idée que je crois bonne. Le bien-être d'un pays dépend de deux facteurs qui me semblent de même valeur, l'importation et l'exportation. M.A. de Villèle dans un article paru le 8 octobre 1914 dans *Le Progrès* explique "à prix égal il est plus rationnel de consommer ce que nous donne le pays que les produits étrangers, parce qu'en favorisant nos compatriotes nous enrichissons le pays" »<sup>178</sup>.

La volonté exprimée par Alfred Isautier d'élaborer dans l'île les produits locaux nécessaires pour ses habitants se situe dans le prolongement de l'article de M. A. de Villèle qu'il a visiblement lu et médité. Alfred poursuit son analyse par une nouvelle critique des gros propriétaires : il faut « diminuer l'importation dans le même temps que l'on maintient ou augmente l'exportation et cela est très facile à réaliser dans notre pays, mais les gros propriétaires n'ont songé qu'à leur porte-monnaie et ont cherché à produire

---

<sup>176</sup> Lettre du 8 décembre 1915.

<sup>177</sup> Il faut dire que dès le lundi 30 novembre 1914, *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion* (ADR, IPER52/10) dresse un tableau des usines sucrières françaises et européennes détruites ou tombées aux mains des Allemands.

<sup>178</sup> Article cité in Jean-René Fontaine, *La Réunion à travers la presse*, Mémoire de maîtrise dirigé par C. Wanquet, Université de La Réunion, 1992, p. 147-148.

beaucoup à l'exportation. Le reste leur était bien égal, la misère augmentait chaque jour, ils semblaient ne pas le voir, ils vivent si éloignés d'elle »<sup>179</sup>.

### **Le chef de maison et d'entreprise**

Dès sa deuxième lettre, sur les 5 pages qu'il écrit, 4 traitent des affaires et de la manière de les gérer en son absence : « J'ai donc bien réfléchi à ce que nous devrions entreprendre de sérieux comme culture et pour cela j'ai partagé le terrain par lots, j'ai établi sur le papier la rotation à suivre, et il n'y a pas de motifs pour que je ne réussisse pas comme tant d'autres. Il y a beaucoup de culture que l'on peut entreprendre chez nous, et qui doivent, bien comprises, laisser un petit bénéfice. Il y a aussi moyen d'utiliser beaucoup de sous-produits de la terre, en les transformant en matières alimentaires. Après la guerre il se fera dans le monde une révolution économique. L'agriculture et l'élevage ont de bien belles années en perspective, plus peut-être que l'industrie. Nous n'aurons pas à négliger notre culture principale la canne à sucre, qui est appelée à fournir encore durant quelques années, un beau rapport. J'estime que cette année et même l'année prochaine les sucres se vendront à des prix inespérés, aussi il ne faudra pas, bien que les souches qui sont plantées sur le terrain René soient un peu vieilles, les faire arracher, mais au contraire il faudrait pouvoir les fumer pour obtenir encore une bonne coupe en attendant la plantation qu'il faudra faire au terrain Mussard aussitôt que ma mère aura fait enlever le manioc (1200 gaulettes environ ) ainsi que je le lui ai demandé dans ma précédente lettre (...) D'autre part n'est-il pas honteux pour un pays agricole comme le nôtre d'être tributaire de l'étranger, pour son alimentation en grains, haricots, lentilles, etc. ; de demander à Madagascar son saindoux et ses conserves de viande. Ne pourrions-nous pas en travaillant un peu, en donnant le bon exemple, faire produire toutes nos terres incultes, de racines ou de grains, élever des poulets et des porcs. Si chacun y mettait un peu du sien, que d'argent ne sortirait pas ainsi de notre pays et que de petites douceurs nos cultivateurs ne pourraient-ils se payer avec leurs petits revenus supplémentaires. Il y a de la place pour tout le monde au soleil, quoiqu'en pensent certains gros richards de chez nous, et j'estime que le devoir du gros propriétaire, c'est de donner le plus d'occupation possible aux petits qui vivent autour d'eux et pour cela, il faut leur montrer ce qu'ils auraient à faire pour améliorer leur triste sort. La grande culture enrichit peut-être quelques gros exploitants, elle rend plus pauvres les petits. La petite culture a fait la fortune de notre belle France, en répartissant son trésor entre une infinité de petites mains. Il nous sera donc possible en travaillant pour notre plaisir, et pour accroître nos ressources, de rendre un service signalé aux pauvres qui vont nous entourer, en leur apprenant tout ce qu'ils ignorent et que grâce aux sacrifices de nos pères et mères nous avons pu connaître. De plus, que de beaux sujets d'étude nous aurons autour de nous, nous pourrions faire des expériences des croisements,

---

<sup>179</sup> Lettre envoyée de Sidi Abdellah le 8 décembre 1915.



des sélections aussi bien en botanique qu'en zoologie, à mon avis se serait la vie idéale. Puisse Dieu nous permettre bientôt de réaliser ce beau rêve »<sup>180</sup>.

Dans chaque lieu qu'il traverse, il note les réalités économiques, notamment les potentialités agricoles. Ainsi à Perpignan, son attention se porte sur les vignobles, les vergers, les cultures maraîchères ainsi que les champs de blé, d'avoine et les prairies. Toutes les occasions sont bonnes pour s'informer des pratiques agricoles : « A chaque fois que nous nous arrêtons, si je puis rencontrer un paysan au travail, je l'observe et prends une leçon qui me servira peut-être plus tard »<sup>181</sup>. Il envisage les moyens d'adapter à La Réunion des pratiques découvertes en France : « La seconde culture, de laquelle j'escompte beaucoup c'est celle des plantes à parfum ; le géranium ne suffira pas, mais nous avons bien d'autres plantes à cultiver pour leurs feuilles ou leurs fleurs. Je me souviendrai toute une vie de la belle campagne de Grasse avec tous ses champs embaumés de rosiers, de tubéreuses et de jasmins. Nous pourrons alors faire aussi comme les maraîchers de France, de la culture légumière intensive, rien ne rapporte plus, les Indiens qui sont plus malins que nous, nous prêchent l'exemple depuis longtemps et pas un créole ne les arrête jusqu'ici »<sup>182</sup>.

A l'inverse, il relève le caractère très traditionnel et pittoresque des méthodes d'exploitation agricole qu'il découvre sur l'île de Lemnos et là encore il s'entretient avec les villageois pour discuter de l'emploi des techniques anciennes : « Je m'amuse cependant quand j'ai le temps de voir travailler, comment opèrent les indigènes pour faire leur moisson et battre leur blé. Ils n'ont pas de batteuses, ils font piétiner les bœufs et les ânes sur les gerbes étendues sur le sol. Ils doivent perdre beaucoup de grains par ce procédé primitif, mais économique de l'avis des habitants. Le blé est broyé presque immédiatement, dans des meules en pierre, actionnées par des moulins à vent, c'est très simple comme système, et très pittoresque dans le paysage. J'en ai compté plus de trente de ces petits moulins, réunis en trois ou quatre endroits différents »<sup>183</sup>.

En définitive, 4 convictions l'aident à tenir :

- La foi.
- L'attachement à sa famille et la nécessité de revenir au plus vite la protéger.
- Les rêves d'entreprise, dérivatifs à la vie au front.
- La défense de la patrie, le sens du devoir et de l'honneur<sup>184</sup>.

<sup>180</sup> Lettre envoyée du Cap Helles le 26 septembre 1915.

<sup>181</sup> Lettre de Perpignan du 8 juin 1915.

<sup>182</sup> Lettre envoyée du Cap Helles le 26 septembre 1915.

<sup>183</sup> Lettre envoyée de Moudros le 29 juin 1915.

<sup>184</sup> En témoigne son refus d'être inscrit au tableau d'avancement dans l'espoir d'être décoré : « Je travaillerai ensuite pour être fait sous-lieutenant, mais je ne dois pas te cacher que je mets la médaille au-dessus du galon ». Lettre envoyée du Cap Helles, le 25 août 1915. Dans la même lettre, il écrit son attachement à la France : « Mais on supporte gaîment et vaillamment son mal, c'est pour la France que nous travaillons, ce sont nos foyers que nous défendons » ; « Je ferai



Très sensible à la verdure, et plus encore aux espaces cultivés, il est en revanche rebuté par le paysage méditerranéen : opposant la campagne de Perpignan aux environs de Marseille, il affirme : « Ici c'est gai et charmant, là-bas c'est aride et triste » ; de l'île de Lemnos, il écrit « Lemnos est une grande île, on la dit riche, je la crois pauvre, il n'y a pas un arbre, de temps à autre on traverse des champs de blé et d'orge, quelques plants de maïs et de tomates se voient aussi çà et là, de l'eau il n'en manque pas, mais elle est un peu saumâtre »<sup>185</sup>. Les paysages grecs n'ont aucun charme à ses yeux au regard de la luxuriance de la végétation de La Réunion : « Je ne sais si ce sont ces grandes plaines arides qui m'entourent qui me pèsent sur le cœur, mais lorsque je compare les paysages que j'ai sans cesse devant les yeux avec les gais endroits ombragés et fleuris que j'ai laissés dans notre pays je deviens automatiquement mélancolique »<sup>186</sup>.

### La réussite de l'homme d'affaires avisé

Alors qu'il ne détenait qu'un sixième de l'entreprise familiale partagée entre de multiples héritiers avant-guerre, il rachète juste avant le déclenchement de la guerre les parts d'un de ses frères dans la distillerie de Saint-Pierre. L'activité est très dynamique pendant la guerre, car les ventes de rhum sont assurées par les commandes d'Etat pour le front. Par d'habiles démarches auprès des autorités, il obtient en 1917 l'autorisation d'ouvrir une sucrerie à Saint-Pierre à l'emplacement de la distillerie, persuadé qu'avec la destruction des usines en Europe le sucre a de beaux jours devant lui<sup>187</sup>. Alfred Isautier accomplit ainsi ce qu'il envisageait sur le front, le 19 octobre 1915 : « (...) Avec les cours du sucre que me donne Paul, l'argent ne sera plus rare dans notre pays. C'est le moment d'en profiter et de planter de la canne, il y a encore quelques bonnes années pour cette culture, car on ne remontera pas de sitôt les usines de France et de Russie démolies par les boches, et il faudra quelques années pour réparer les dégâts causés dans les champs et reconstituer les stocks de sucre. Si j'avais eu un peu plus d'audace, si je n'avais pas craint d'endetter la société, nous aurions nous aussi notre petite usine à sucre et nous ferions fortune en deux ou trois ans comme tous les gros usiniers de la colonie »<sup>188</sup>.

---

mon devoir jusqu'au bout et personne de ma famille n'aura à rougir de moi », Cap Helles, le 23 juillet 1915.

<sup>185</sup> Lettre de Perpignan le 8 juin 1915, Lettre de Moudros le 28 juin 1915. Le 25 août, du Cap Helles, il écrit aussi : « Nous avons toujours devant nous le même spectacle, région aride, un buisson de temps en temps pour rompre la nudité de la plaine ».

<sup>186</sup> Lettre envoyée du Cap Helles le 26 septembre 1915.

<sup>187</sup> Mention dans *l'Officiel de La Réunion*, année 1917, p. 25 : MM. A. Isautier et Cie sont autorisés à ouvrir une sucrerie à Saint-Pierre à l'emplacement où se trouve sa distillerie, suite à la requête du 9 mai 1917.

<sup>188</sup> Lettre d'Alfred Isautier à son épouse de Seddul Bar le 19 octobre 1915. La suite du texte est : « A moins qu'ils ne soient pris de remords et qu'ils ne donnent un peu plus de sucre aux planteurs, mais ce jour-là est-il près de sonner, et l'administration toujours à l'affût de gros sous à récolter ne se décidera-t-elle pas à voter la proportionnalité des droits de sortie ? L'avenir nous apprendra tout cela », Archives Privées Isautier.

Il faut dire que son « manque d'audace » s'explique aisément, car au cours des années précédentes la distillerie, dirigée par Marc Dejean de la Batie, avait connu des moments difficiles et un endettement important. La très forte demande en rhum et en sucre de 1917 à la fin de la guerre assure l'aisance : en 1920, il rachète les parts de ses cousins et dirige l'entreprise avec un seul de ses frères, Paul Isautier.

Alfred Isautier développe ses activités entre 1920 et 1943 par l'achat de nombreuses propriétés<sup>189</sup>. Parallèlement à ses multiples activités économiques, Alfred Isautier mène une carrière politique. De 1929 à 1933, il est membre du Conseil Général et cela signe son entrée dans les rangs conservateurs. Il côtoie alors les plus éminentes personnalités de l'île : le Conseil Général est alors notamment composé de Léonus Bénard, Vincent Boyer De la Giroday, Armand De Chateauxvieux, Jean Chatel, Eugène Foucque, Adrien Lagourgue... Il entretient également une correspondance sur les questions agricoles avec Auguste De Villèle, et est un ami de Mickaël De Villèle.

Fidèle à ses premiers engagements, il reste très attaché à la terre. En 1939, il se trouve à la tête d'un vaste domaine foncier : une propriété familiale à l'Anse, à Petite Île, 65 hectares à Frédeline, et une exploitation qui s'étend de Bérive jusqu'à La Plaine des Cafres. En 1943, il achète une distillerie à Tamatave, la distillerie de Salazamay. Cette propriété se trouvait à l'emplacement de l'aéroport actuel de la ville de Tamatave. En 1948, il s'engage à nouveau dans une opération financière d'envergure.

Ainsi dans toutes les souffrances de la guerre, et peut-être à cause d'elles, pour occuper son esprit, il ne cesse d'échafauder des projets d'avenir et d'envisager des activités économiques tout en renouant avec ses opinions de jeunesse, proches des préoccupations de la population.

## Conclusion

Quand Alfred Isautier décède, on peut lire dans *Le Progrès* que « sa mort endeuille le pays tout entier ». Industriel ayant donné à sa firme une « dimension presque mondiale », « Alfred Isautier était d'une génération tout à fait "vieille France" », écrit le journaliste du *Progrès* qui poursuit en rappelant son « éducation tout à fait raffinée, causeur des plus spirituel et des plus agréable, cœur ouvert à toutes les infortunes et toutes les vicissitudes ».

Quel contraste entre cet homme, entre l'Alfred Isautier membre du Conseil Général qui en 1931 vote contre la gratuité du lycée au nom de « l'élitisme républicain » et surtout pour ne pas ouvrir le lycée aux « Indiens et Chinois »<sup>190</sup>, et le jeune homme que les rapports de police de 1912

---

<sup>189</sup> Mettant en application ses rêves d'affaires de la guerre, il investit à Madagascar : dans les années 30, il partage son temps entre Madagascar (Ambodirotra, et Tamatave) et La Réunion. Serge Bouchet, *Isautier : une famille impliquée dans l'histoire de La Réunion...*, op. cit., p. 69-70.

<sup>190</sup> Délibérations du Conseil Général, ADR N 753.

dépeignaient comme un meneur de rues défiant les forces de l'ordre, à la tête d'une foule hostile !

Que retenir en définitive ? Les lettres de guerre d'Alfred Isautier croisées avec les autres sources permettent de brosser le portrait d'Alfred Isautier de la veille de la guerre au lendemain de celle-ci. Cet itinéraire dans la guerre est comme dans les romans d'apprentissage, ce qui forge le personnage Alfred Isautier. Il assure le passage d'une jeunesse insoumise à une situation respectable.

La contestation de ses années de formation témoignait finalement moins d'un rejet de la société réunionnaise telle qu'elle fonctionnait que de la rage de ne pouvoir s'insérer dans cette société à la place qu'il estimait devoir y tenir. Frustration, colère sont les sentiments qui l'habitent lorsqu'il est mobilisé. Le renversement s'opère lorsque, rendu à la vie civile en partie grâce au réseau familial, il prend la direction de la distillerie de rhum, ce qui lui donne enfin une place, sa place. Et la guerre n'est pas étrangère, loin de là, à cette réussite, elle forge l'homme. L'Alfred Isautier de 1912 meurt et naît à la fois entre 1915 et 1916, ses lettres le montrent. Le révolté peut alors devenir ce notable qu'il aspirait à être et que la presse encense à sa mort, ce membre conservateur du conseil aux côtés des représentants des plus grandes familles réunionnaises.

Après la guerre, Alfred Isautier devient une figure de La Réunion dont l'image s'est imposée dans l'histoire de l'île. Après la guerre, Alfred Isautier sait qui il est. Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre.